

Puissances du pessimisme actif chez Benjamin

Senda SFERCO

Université Paris8

À quoi servent nos écritures, nos productions intellectuelles, nos échanges d'idées, nos prises de positions, ces rencontres, nos petites contributions au milieu du grand charivari bruyant de tout ce qui se dit s'écrit se dessine se cache se détend pour commenter les actions humaines et orienter la marche des choses ?

À quelle vitesse et dans quel sens poussons-nous? Celui de l'espoir et de la positivité d'une histoire qui avance prompte et aveugle des différences qu'elle continue désormais à méconnaître ? Celui de la catastrophe qui ne cessera pourtant pas d'arriver? Quelles lumières voulons-nous encore émettre : des fanaux qui guident dans la nuit ou les feux brouillés de nos échouages ? De quelles lumières avons-nous besoin ? – se demande Georges Didi-Huberman (2009)¹, relisant Walter Benjamin : en voilà toute la question des lucioles et de savoir si elles sont tout à fait éteintes ou si elles résistent et illuminent encore ici ou là la grande nuit.

Cette question de lumière, cette affaire d'éclairage est la mission d'une pensée philosophique prompte à faire face aux ombres qui « nous sont contemporaines » - si l'on fait écho de l'expression agambenienne². Au risque d'en faire de ce geste de « clarté » la lignée d'une *alétheia*

dévoilant des origines perdus ou des natures oubliées, l'écriture philosophique, au contraire, se fait de cet écart, de cette distance critique entre le présent auquel nous appartenons et le passé qui n'est pourtant pas encore passé. C'est là, aux creux des interstices de ces tensions que la philosophie vit et devient action (ou production politique, ce qui est le même), en tranchant des chances bifurcatives parmi des ombres et des lumières.

Tout ceci ne serait qu'un travail de concertation symphonique, d'accommodement des bonnes harmonies d'un lyrisme d'esprit triomphant et romantique, s'il ne s'agirait d'autre que de faire correspondre toute possibilité de mouvement sur une seule ligne de temps. L'esprit du progrès est « le plus puissant narcotique du siècle », avertit Walter Benjamin ; une lecture de l'histoire qui prétend montrer à travers d'un *continuum* ininterrompu du temps comment les choses se sont réellement passées ne peut être animée que par une conception policière³.

« Qu'est ce que le progrès ? – se demande l'écrivain après la première guerre mondiale-, n'a-t-on pas remarqué à la fin de la guerre que les hommes rentraient muets du champ de bataille ? non pas plus riches mais plus pauvres en expériences à partager, car jamais les expériences acquises n'ont été aussi radicalement démenties que l'expérience stratégique par

¹ Georges Didi-Huberman, « Survivance des lucioles », Editions de Minuit, Paris, 2009

² [Giorgio Agamben](#), *Qu'est-ce que le contemporain ?*, Editions Rivages Poche, 2002.

³ Walter Benjamin. *Ecrits français, sur le concept d'histoire* (1940), Paris, Gallimard, 1991.

les guerres de position, l'expérience économique par l'inflation, l'expérience physique par l'épreuve de la faim, l'expérience morale par les manœuvres des gouvernants. Une génération qui était encore allée à l'école en tramway automobile se retrouvait à découvert dans un paysage où plus rien n'est reconnaissable hormis les nuages et au milieu, le minuscule et fragile corps humain. » (Enfance Berlinoise)⁴

Le monde nuageux, ne semble dégager qu'une tristesse. L'évidence de la mort partout effleure chez Benjamin tant des allégories aux saturnismes mélancoliques

⁴ « Expérience », notion à laquelle Benjamin dédie spécifiquement une petite note en 1929 (« Portant sur l'expérience ») où il avoue, jeune, son mépris envers cette notion en tant qu'elle portait « le masque mortuaire de l'adulte » ; plus tard, chemin faisant, l'expérience deviendra pour lui « positive » -remarque Heinz Wismann⁴ : avec les surréalistes, Walter Benjamin, fait l'épreuve des « expériences renouvelées » qui lui permettent de batailler contre l'appauvrissement d'une expérience aplatie sous l'uniformisation des reproductions techniques. « Je me contredis, admet-il, mais c'est parce que j'ai poursuivi la problématique jusqu'au cœur de la question... ». En effet, la contradiction est un vecteur de sa recherche, et son « intimité » aussi. C'est son propre « laboratoire », « il mène ses recherches dans une sorte d'introspection tout à fait insaisissable à autrui ». (Wismann, 2002 :22, 23).

Vie déterminée par la présence persistante de la mort. Pessimisme, saturnisme mélancolique qui est aussi le motif allégorique du drame baroque allemand : ruine, décomposition, cadavres. Le monde ne lui semblait dégager que de la tristesse – suit Wismann-, et sa lutte était d'affronter cette évidence de la mort partout. C'est en effet toujours le présent celui qui marque le rapport au passé.

comme le pari redoublé d'affronter la tâche de productions de vie. C'est l'expérience des tensions et des contradictions qui conformeront le laboratoire de recherche de Benjamin. Fragilité, intimité d'une introspection singulière et résistante contre l'appauvrissement d'une vie à découvert au nom d'une clarté homogène.

Présent vidé de toute puissance transformatrice à raison d'avoir délégué ses chances de production d'action politique à la reproductibilité d'un progrès qui avance en éclatant ses fanaux aveuglants. Dans son passage il ne laisse que des cadavres. Il a fait de l'exception des lois la règle d'une justice grêle. La catastrophe s'est désormais installée et fait l'occupation de tous les temps : passé, présent, futur, ne semblent pouvoir être lisibles que d'après leur inscription dans une continuité « présentiste », « catastrophique » inexorable. Puisque, « ...la catastrophe –nous rappelle Heinz Wismann-, est moins ce qui arrive à la fin que ce qui se produit en permanence, dès lors que le même mouvement continue. » (Wismann, 2002 :25)

Que fait-on, se demande Françoise Proust (1994 :10), quand il déjà trop tard ? Quoi peut-on encore faire quand les occasions sont passées, les possibilités étouffées et l'on ne s'aperçoit qu'après-coup ? Peut-on, encore, agir « à contretemps » ?

Oui. Mais ceci engage une « affaire de ruse », dira l'auteur : en effet, c'est bien en tournant le dos contre les illusions de ces futurs printaniers, qu'il faudrait mieux « avoir le soleil derrière soi ». (Le soleil derrière soi, tordre le regard du lumineux vers l'ombre que l'on dégage, que l'on découpe, faire place à un petit morceau d'obscurité. Une fois là, à partir de cette

position renversée, agir et y tenter, non pas de face, mais à guise des pas malhabiles du petit bossu, « d'entrer à reculons dans l'histoire ».

Le Petit Bossu (*das buckiche Männlein*), figure emblématique des contes populaires allemands pour enfants, bonhomme maladroit au bonnet pointu et au regard perçant (Proust, 1994 :174) recueilli par les récits que, vers la fin d'*Enfance berlinoise*, mènent Benjamin à remémorer les images qui évoquent les marques de sa propre histoire. Le Petit Bossu, gnome qui avançait de partout, qui se mettait toujours à travers de son chemin, non pas pour l'interrompre seulement, « *sinon pour récupérer –disait Benjamin- la moitié de l'oubli de chaque chose à laquelle je parvenais.* »

*Si je veux
aller dans ma chambrette*

*Pour manger
mon petit potage*

*Il y a un Petit
Bossu*

*Qui m'en a
déjà mangé la moitié !⁵*

(Répétait
à son tour la chanson populaire)

Le Petit Bossu, «... *surnommé en fonction de la bosse du destin (de la faute et de la culpabilité) qu'il porte accrochée au dos, – nous rappelle Françoise Proust-, ce nain est d'abord le signe que le temps détruit, rapetisse, voire efface toutes les choses.* » (1994 :175). C'est, le spectre vivant des « fragments », le morceau des ruines

⁵ « Le Petit Bossu » dans *Enfance Berlinoise*, GS IV, p.303 (p.143-144)

encore composables, le creux d'un reste, les gâchis d'un oubli qui pourrait désormais encore être ramassé.

Mais, ce gnome qui rôde au milieu des catastrophes de son présent, nous l'avons dit, ne vient pas juste à faire une constatation de coûts de la destruction. En revenant rechercher la moitié de l'oubli de chaque chose à laquelle l'on parvient, le Petit Bossu, lui aussi, nous rappelle de lui accorder une prière (puisqu'il y a peut être de l'espoir, mais pas pour nous, tel que le disait Kafka), tout comme la fin de la chanson qui le fit populaire :

*Quand je m'agenouille devant mon p'tit
banc,*

je veux prier un peu.

Un p'tit bossu se tiens là,

Qui s'y mis à parler:

Cher enfant, je t'implore,

Prie aussi pour le petit bossu."

(Final chanson populaire)

Prier, pour que l'on ne l'oublie. Et ainsi, les vaincus réclameront -à son tour- leur écriture de l'histoire, les morts hanteront nos rêves, les strates des expériences précédentes récidiveront l'épaisseur riche d'une histoire faite de simultanités des présences et des fuites.

Vu que la mémoire, elle aussi, se fait de couches et de strates⁶. Tout comme le travail jamais accompli d'une traduction, faire une expérience active de la mémoire

⁶ « Fouilles et mémoire » (« Ausgraben und Erinnern », 1932, in *Gesammelte Schiften*, vol. 4, t. 1, p. 400 sq.)

–l’acte de la remémoration–, se rassemble à la tâche que pratiquent les fouilleurs en enlevant, toujours par moitiés et partiellement, des couches de sol pour relever le registre des ruines : « (...) il fera comme un homme qui creuse (*wie ein Mann der gräbt*) » (« Fouilles et mémoire », Benjamin, 1932:400). On fera ressortir des images. On fera ressortir des pensées. On fera ressortir une expérience à moitié intime, à moitié messianique, d’un acte qui articule les singularités des retrouvailles sans pourtant les unifier. Remémoration, la pratique d’une narration, l’exercice de remarque des événements qui n’ont eu lieu que dans l’une seule fois qui les fait uniques. Une seule fois d’une singularité irrépétibile qui doit pourtant être redite pour qu’elle ne soit pas oubliée. La remémoration, c’est la pratique qui reprend un à un les traits, les traces de ces singuliers, dessinant à rebours la constellation de ses trajets toujours entrecroisés et multiples.

C’est donc bien une pratique du retour, un temps à l’envers qui ne se relie pas à un objectif d’espérance future mais s’avoue d’abord passé. Il ne retient que la moitié de toute chose. Encore plus radicalement, il est le signe que l’oubli est bien la condition des scintillements des renouveaux qu’elle propose (Proust, 1994).

Cette mise en valeur du présent par rapport au lien qu’il maintient avec le passé est la clé des possibilités d’action politique chez Benjamin : vu que, « *si seul le présent est le temps du politique tout événement du passé peut y acquérir ou y retrouver un plus haut degré d’actualité que celui qu’il avait au moment où il a eu lieu* ».

On y repérera, donc, un rapport présent-passé rempli d’épaisseurs et plissages,

produits par des bouclements entre des mémoires et oublis interminablement partiels, histoire repoussée toujours à travers, toujours en recul, qui font la matière puissante du messianique. À propos Sophie Wahnich (2010), nous rappelle pourtant que « *ce rapport au présent ne fige aucun savoir, car même le passé décrit s’expose dans l’incertitude, l’inquiétude, le pari risqué comme le présent qu’il éclaire pour tenter d’éviter la défaite.* »

En effet, il faut bien comprendre que cette qu’il ne s’agit pas d’un acte de consolidation des certitudes manquées, ni de recomposition des ruines au nom de la nostalgie d’une architecture perdue. Il s’agit bien d’un présent mouvant, dynamique et d’un passé qui surgit et quitte, faisant la marque d’instantanéités dangereuses, pointillant un trajet discontinu pour marquer les chances des possibilités bifurcatives, tout comme les dessins des lucioles scintillant au milieu de la nuit.

Walter Benjamin, politique, renforce encore plus ses engagements :

« Le petit bonhomme est l’habitant de la vie déplacée, il disparaîtra à la venue du Messie dont un grand rabbin a dit qu’il ne veut pas transformer le monde par la violence, mais simplement le remettre un peu à l’endroit. »⁷

On connaît la suite : chaque instant est la petite porte par laquelle le Messie peut faire l’entrée

et produire des chances transformatrices. Chaque trait, chaque pas. Muni d’une faible force,

⁷ « Franz Kafka », GS II, p.432 (EI, p. 197)

cet esprit messianique ne pourra pas néanmoins faire la rédemption du tout de ce qui a été

détruit. Il pourra, si, tenter des redressements, des réparations de justice, des rallongements

impliquant nos possibilités hélas tordues pour protéger la moitié des fragments de singularité qui nous restent encore.

Le Petit Bossu, mais aussi l'image de l'Ange de Klee que Benjamin gardera jusqu'à la fin de sa vie, Ange qui s'éloigne de la catastrophe mais reste pourtant, le regard perçant, attentif à ses gâchis⁸, ce sont les figures des chances messianiques ou –de ce qui devient le même- des tâches vitales d'une militance active envers cette tristesse des clartés du progrès, le déficit de s'y mettre à la tâche d'organiser de ce pessimisme.

Le messianisme de Benjamin liquide le *telos* du progrès de l'histoire au prix d'une reprise du passé dans l'actualité historique qui est la sienne. Ce rapport présent-passé

⁸ *"C'est à cela que l'ange de l'histoire doit ressembler: il voudrait bien s'attarder, réveiller les morts et*

restaurer ce qui a été brisé. Mais une tempête souffle du paradis, elle se prend dans ses ailes, si

violemment, que l'ange ne peut plus les replier.

Cette tempête le pousse irrésistiblement dans le futur

auquel il tourne le dos, tandis que devant lui les débris s'amassent et montent jusqu'aux cieux.

Cette

*tempête est ce que nous appelons le progrès." (W. Benjamin, Thèses sur le concept d'histoire, 1940, dans *Ecrits français* (Gallimard, 1991))*

à donc définitivement la forme d'un pari sélectif, c'est une demande d'accueil, une interrogation politique, une question d'hospitalité :

« Dans la perspective du messianisme (...) - nous rappelle Heinz Wismann-, on ne dispose que du présent. L'aboutissement est au-delà de tout horizon envisageable, il échappe à notre volonté. Du coup, l'on est obligé d'accueillir dans ce présent tout ce qui peut en constituer la richesse virtuelle. On le fait en usant une énergie sélective qui pousse à mettre en rapport le présent avec tel ou tel aspect du passé. » (Wismann, 2002 :24)

Saut à contretemps, marche à reculons, anachronismes des temps qui font notre ici et maintenant.

La tâche est celle de nos politiques de la remémoration : dire, écrire, agir, faire avec ces

ombres, avec ces cadavres, avec ces mémoires oubliées. Parce-que, "Nous devons encore une

réponse aux morts, à ceux qui voulaient vivre heureux. Le visage de la mort doit changer". Il

nous faut donc encore écrire l'histoire des vaincus, parler de leurs moitiés d'oubli, en dire des

nôtres, faire place à une « expérience renouvelée » en raison de celle appauvrie par les

sourdes techniques de reproduction, prêter l'oreille à l'écoute d'une intimité humaine,

honnête et fragile. Le travail persistant de la mémoire doit continuer, puisque le passé n'est

pas passé. Enjeux de proximité, d'écarts aussi. Constellations d'une tension de différences qui

ne se tient pas en fonction du pessimisme persistant de la mort, mais de l'organisation

militante de toutes nos chances de vie.
Dr. Senda Sferco

Références :

- Agamben, G. Qu'est-ce que le contemporain ? , Editions Rivages Poche, Paris, 2002.

- Benjamin, W. *Ecrits français*, Gallimard, Paris, 1991.

- Benjamin, W. *Enfance Berlinoise*, Herne, Paris, 2012.

- Didi-Huberman, G. *Survivance des lucioles*, Editions de Minuit, Paris, 2009.

- Proust, F. *L Histoire a Contretemps*, Ldp Bib. Essais, Paris, 1999.

- Wahnich, S. « Critique du progrès », dans : Vacarme, num. 53, automne 2010.

- Wismann, « Enigme et lumière », entretien avec Wismann, *Magazine Littéraire*, num. 408, avril 2002, propos recueillis par Lionel Richard, pp. 22-25.